

# Le Liberrtaire

HEBDOMADAIRE

## ABONNEMENTS

Pour la France :	Pour l'Étranger :
Un an. . . . . 8 fr.	Un an. . . . . 10 fr.
Six mois. . . . 4 fr.	Six mois. . . . 5 fr.

Rédaction & Administration : 69, b<sup>d</sup> de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à cha époque.

## DISCIPLINE :: LES MOUCHARDS :: LE CHAOS

Quand de la grande mêlée sociale des militants obscurs mais sincères font entendre, les réclamations des foules en révolte, qu'ils clament leurs espoirs d'un meilleur avenir, aussitôt du clan des chefs du syndicalisme s'élèvent d'aigres protestations contre ces irresponsables qui osent dénoncer la prétendue infaillibilité des apôtres de la sociale et les troubler dans la quête existence qu'ils se sont créée.

C'est au nom de ce nouveau talisman « discipline » que les dirigeants cégétistes font rentrer dans l'ordre et sous leur férule les centaines de mille de travailleurs en effervescence.

Cette entité va, je crains, remplacer avantageusement l'ancien dogme religieux de la résignation. Pendant des siècles celle-ci tint courbés sous le joug des maîtres des millions de misérables à qui l'on promettait les merveilles de l'autre monde pour les dédommager de leurs misères dans celui-ci.

Le scepticisme des encyclopédistes du dix-huitième siècle ayant pénétré dans les masses, il a fallu que les grands de la terre remplacent cette barrière divine par quelque chose de plus adéquat au nouvel état d'esprit.

De la sont nées ces immenses armées destinées moins à défendre les frontières que les privilèges et les coffres-forts des profiteurs du régime.

Pour maintenir ces légions sous les drapeaux, car-quo qu'en disent les patriotes, les préjugés ne sont pas assez puissants pour que chaque enfant se reconnaisse une âme de soldat et vienne volontairement offrir son temps et son sang à la patrie, il a fallu créer un discipline implacable pour effrayer ceux qui seraient tentés d'échapper au devoir civique.

Pour certaines gens, c'est très glorieux, très honorable de faire abandon de sa personnalité, de devenir un simple automate déguisé, obéissant au geste et à la voix comme un chien savant, un criminel, un parricide puisque le fils peut être le bourreau du père sur un ordre de son chef.

Beautés de l'éducation qui permet de semblables aberrations, de pareilles déviations cérébrales.

Je comprends très bien que ceux qui défendent leurs privilèges, usent et abusent de ce système de gouvernement, car ils n'en ont pas d'autres, mais que des militants révolutionnaires continuent à façonner les consciences avec ces préjugés démoralisants, c'est ce que je ne conçois plus.

Education pour esclaves, elle ne peut convenir à des hommes qui se disent libres et qui prétendent développer l'initiative, la volonté, la raison individuelles.

Si je m'élève contre ce dogme de la nouvelle religion trinitaire dont Jothaux est le père, Dumoulin le fils, Merheim le Saint-Esprit, c'est que je constate les méfaits de ce principe qui leur permet d'atrophier, de détourner l'activité révolutionnaire des travailleurs.

Au nom de la discipline militaire, des millions d'individus ont semé, pendant près de cinq ans, la ruine et la mort.

Au nom de la discipline parlementaire, socialistes, royalistes, républicains, ont offert sur l'autel de la patrie l'existence de leurs électeurs.

Au nom de la discipline nationale, la réconciliation s'est faite ; chacun a fait laire ses plaintes, ses rancunes, ses protestations, ses idées et a permis l'affreuse boucherie.

Au nom de la discipline syndicale, les travailleurs organisés, obéissant aux suggestions de leurs chefs, se sont fait les artisans de l'horrible massacre.

A quoi bon avoir brisé cette vieille chaîne qu'est la résignation, si c'est pour la remplacer par une nouvelle, aussi dangereuse, aussi néfaste au développement individuel ?

Continuons-nous à nous laisser museler par cette nouvelle tactique qui permet d'étouffer l'action, la propagande des individus, des minorités ?

Par l'entente qui unit les militants sur un but commun, oui, mais qui laisse à chacun la libre disposition de ses moyens de défense, d'attaque ; qui ne plic pas l'individu sous le joug de la majorité ; qui l'autorise à agir selon son caractère, son tempérament.

La discipline est une religion pour esclaves, qui exige maîtres et serviteurs ; pour une société d'hommes libres l'emploi de ce mot est un non-sens.

C'est pour n'avoir pas osé la braver que des millions de malheureux ont été victimes de la guerre ; que le 1<sup>er</sup> mai 1919 est resté sans lendemain ; que le 21 juillet a vu avorter la grève générale.

Avant que ce nouveau moule ait pris trop de consistance, travaillons à le briser en inculquant aux travailleurs des principes de liberté, de raisonnement, d'initiative, d'entente.

Loin de diminuer la force combattive de l'organisation ouvrière, l'indiscipline donnera plus de vie, plus d'originalité, plus d'énergie à ces groupements qui en sont arrivés à attendre les ordres d'en haut pour agir.

Nous sommes trop les victimes d'une séculaire éducation disciplinée et l'individu est trop sociable pour qu'il y ait à craindre l'impossibilité de l'entente, sous prétexte qu'en développant l'esprit critique des masses, on les désabituera aux mouvements d'ensemble.

Ce qu'il faut, c'est dresser l'individu contre le milieu qui le lie, l'étouffe ; réaction nécessaire, si nous ne voulons pas voir, avec le travail collectif, la discipline enlever toute velléité d'indépendance, de personnalité, d'originalité, de volonté chez les individus et les réduire à l'état de troupeaux, ce qui implique nécessairement des bergers.

C'est en faisant des révoltés que nous atteindrons le but vers lequel tendent tous nos efforts, révoltés qui briseront les vieux cadres sociaux avec leurs chefs, pour faire place à l'entente aussi variée qu'agissante, suivant les circonstances.

Soyons des indisciplinés conscients en insurrection permanente contre tous les dogmes sociaux, l'arbitraire, l'iniquité, l'autorité d'où quelle vienne et nous n'assisterons plus à l'effondrement de nos plus chères espérances.

FRANÇOIS.

**COMITE INTERSYNDICAL DU 20<sup>e</sup>**  
Réunion intercorporative des syndicalistes minoritaires de la région parisienne. Sont spécialement invités les adhérents au P. C., à la F. A., aux C. O. S., les partisans de la proposition Le Meilleur et les Jeunes Syndicalistes.

**IMPORTANTE CONFERENCE :**  
Maison Commune, 48, rue Gambroune (15<sup>e</sup>), le jeudi 16 octobre 1919, à 20 heures.

**Une lettre comme nous voudrions en recevoir beaucoup**

Le Havre, 6 octobre 1919.

Chers camarades du Liberrtaire, salut.

Nous voudrions voir notre cher Liberrtaire le plus tôt possible rangé parmi les quotidiens et faire concurrence aux journaux bourgeois et socialistes. Parmi cette presse pourrie subventionnée et sans scrupules, il faudrait, oui, un quotidien anarchiste pour débarrasser les crânes pour pouvoir défendre les intérêts de cette classe ouvrière tant de fois trahie.

Pour que le triomphe de la Révolution communiste anarchique soit un fait le plus tôt possible. Pourquoi ne leçons-nous pas, à l'exemple de nos camarades d'Italie, une souscription pour un quotidien anarchiste ?

Les anarchistes de France n'ont-ils pas besoin d'un quotidien qui propage leur cher idéal ?

Allons, camarades, soyons dignes et grands comme l'Anarchie elle-même !

Propagons notre Liberrtaire pour qu'il devienne hebdomadaire et ensuite quotidien ! Soyons dignes de la tâche à accomplir, que nos efforts pour grands soient-ils nous paraissent toujours petits, et comme cela nous serons sûrs d'arriver à un résultat.

« Si chacun faisait ce qu'il peut, rien de plus le chemin à parcourir nous semblerait plus court et notre charge moins lourde », disait Romain Rolland.

Voici pour le Liberrtaire :  
Cinq abonnements pour une année, soit 40 fr. ; 50 francs pour la souscription pour le Liberrtaire hebdomadaire ;

10 francs pour la campagne antiparlementaire. Et avec l'espoir de vous envoyer encore plus tard tout ce que nous pourrions et nous permettront nos poches. Camarades, suivez notre exemple, nous vous le demandons pour l'Anarchie ! Cinq camarades espagnols du Havre.

Pendant que le canon détruit le pauvre monde  
Les mouchards à l'abri font leur besogne immonde,  
Et chacun vend, vendu pour un morceau de pain,  
Incarné avec brio le désespoir humain.

Refrain :

Les mouchards du ministère  
Sont bons à jeter par terre,  
Les mouchards de Clemenceau  
Sont bons à jeter dans l'eau !

II

Si vous avez le cœur du révolté qui s'effrite  
De voir l'humanité descendre dans un gouffre,  
Si vous n'étouffez pas le cri de vos rancœurs,  
Prenez garde aux mouchards des criminels vainqueurs

III

Si vous avez l'horreur des choses de la guerre,  
Si vous aimez la paix comme une bonne mère,  
Si vous voulez la fin du règne des soudards,  
Vous serez, braves gens, victimes des mouchards.

IV

Pourvoyeurs des prisons, des bagnes, des sentines  
Où leur férocité sourit aux guillottes,  
Dans leur empressement à bien servir le mal,  
Gouvernants et mouchards ont un mérite égal.

Les mouchards du ministère  
Sont bons à jeter par terre,  
Les mouchards de Clemenceau  
Sont bons à jeter dans l'eau !

Eugène BIZEAU.

## BELLES PERSPECTIVES

La Chambre française vient de ratifier le traité de paix, au tour maintenant des « Pères Conscients » à donner leur consentement et bientôt nous pourrions l'espérer tout au moins, la Paix régnant sur notre terre, et quelle Paix ! On rêverait peut-être pour ce pays à un régime plus large de liberté, d'état de siège et de censure se verrait sans doute remis pour d'autres circonstances. Et il nous sera permis, il faut le croire, de reprendre contact entre nous, en ce pays et avec nos camarades des autres Etats dont nous sommes privés de relations depuis si longtemps.

Et lorsque nous aurons possibilités de renouer entre nous anarchistes et révolutionnaires, ici et hors des frontières, les relations interrompues, ce ne sera point l'heure de perdre notre temps en longs palabres, de nous féliciter, de nous congratuler mutuellement, de nous bercer de mots creux et de belles phrases. Non ! Mais ce sera l'heure de nous mettre au travail assidument, de nous donner d'y apporter à ce travail de reconstitution des forces révolutionnaires, nationales et internationales, toutes nos puissances de travail, toutes nos ressources morales, matérielles, pécuniaires.

Car il ne suffit point de parler à tous propos de révolution sociale. Mais il faut la préparer, y préparer les esprits, pour pouvoir un jour la faire.

Car il ne suffit point de condamner en beaux discours, en magnifiques écrits la guerre qui s'achève, mais il faut tout faire pour en inspirer le goût aux masses ; tout faire pour détruire l'esprit nationaliste, chauvin, l'esprit guerrier ; tout faire pour empêcher à tout jamais l'extermination des peuples frères, les uns par les autres.

Car il ne suffit point d'assurer verbalement, platoniquement, sa solidarité avec la Révolution russe, mais il faut faire l'impossible pour combattre, pour empêcher l'intervention qui se poursuit hypocritement, mais qui ne s'en poursuit pas moins contre nos camarades révolutionnaires russes. Et puisque les gouvernements mobilisent ors et armes pour aider les bourreaux de nos frères russes, groupes nos forces, mobilisons les, pour la propagande formidable qu'il nous faut faire pour obliger à abdiquer les forces de conservation sociale, pour venir en aide efficace à la Révolution Proletarienne.

Pour sortir les emprisonnés, pour l'Amnistie totale ; pour la Campagne antiparlementaire, pour lutter contre les politiciens ; pour protester contre les crimes d'aujourd'hui et de demain du capitalisme et des gouvernants ; pour aider à l'élaboration d'une société meilleure ; pour débarrasser les crimes et pour faire entendre aux humains des possibilités de mieux vivre ; pour la propagation de notre idéal anarchiste, pour la diffusion de notre Liberrtaire et la constitution d'une « Fédération Anarchiste » forte, puissante, active.

Camarades, concertez-vous, prenez contact entre vous, réunissez-vous, groupez-vous :

Constituez partout des groupements d'éducation et de propagande liberrtaire, anarchiste.

Ne ménagez point vos efforts pour l'œuvre grandiose de rénovation qu'il nous faut accomplir. Pour leur besogne de perversion et de réaction, nos ennemis ne ménagent point les leurs.

C'est la lutte épre entre les forces de conservation et d'obscurantisme, forces qui ne basent leur raison d'être que sur l'ignorance, l'iniquité, la servilité, l'esclavage, et les forces de l'avenir qui ne sont point trop nombreuses hélas ! mais qui sont tenaces, qui sont vaillantes et qui sont jeunes et courageuses, et qui plus est, ont la profonde conviction d'œuvrer pour le bonheur et la tranquillité du monde, car leur idéal qui reste à réaliser et qu'elles veulent réaliser, se base sur les sciences, la justice, la liberté, la libre disposition de soi-même.

Il faut qu'on lutte pour lui et c'est pourquoi nous nous disons, camarades, tous à l'ouvrage : à la besogne de reconstitution de nos forces, de diffusion de nos idées.

SOLTICE.

## ELECTEUR !

Si ton cerveau n'est pas complètement troublé par les vapeurs du vin, la fumée du tabac et le stupéfiant jeté à flot par la presse à tout faire, tu dois comprendre qu'en votant tu glisses la volonté dans une caisse, tu te donnes un maître, tu mets ta destinée entre les mains d'un autre.

N'y as-tu pas réfléchi pendant ces cinq dernières années, au danger qu'il y a de se livrer pieds et poings liés à des hommes qui ne sont en rien supérieurs aux autres et qui, incapables de gérer leurs propres affaires, ont l'outrecuidance de vouloir gérer celles des autres ?

Pourquoi veux-tu nommer un dirigeant, le donner un maître ?

Es-tu ou non capable de vivre raisonnablement, sans porter préjudice à tes semblables ?

Si oui, tu n'as pas besoin de gouvernants. Puisque tu sais ce que tu dois faire, tu ne dois pas tolérer qu'un autre t'impose ses volontés, qui ne peuvent pas toujours être en concordance avec les tiennes. Pour ne pas être gêné dans tes mouvements que tu sais raisonnables, pour ne pas être opprimé, diminué, ne vote pas !

Sinon, si ta moralité est assez basse pour te faire mal conduire envers ton prochain et envers toi-même, tu peux te donner un maître — dont tu seras incapable de discerner la valeur — tu ne le changeras en rien, tu resteras l'homme mauvais, l'homme nuisible. Le remède à cela n'est pas dans le bulletin de vote, il est dans ton éducation. Si tu es incapable de te diriger, apprends à le devenir. Lis, étudie, journal, brochures, livres d'éducation sociale, deviens toi-même, mais ne vote pas !

Tous les parlementaires, de n'importe quelle couleur, qu'ils se battent, sont impuissants à faire le bonheur du peuple, comme ils le promettent tous. Le banquier n'est pas en dehors de nous, il est en nous.

Les parlementaires sont impuissants à maîtriser les événements. Dans le Grand Crime où la responsabilité incombe aux gouvernants de toutes les puissances belligérantes et à la mentalité défectueuse des hommes pris en bloc, tous les parlementaires se sont laissés emporter par la vague de Folie.

En conséquence, les dirigeants sont impuissants à diriger, nous n'avons que faire des dirigeants :

Ne votons pas !

Parmi les raisons de la guerre, du côté des Français, il y avait la reprise de l'Alsace et de la Lorraine. Il fallait arracher au joug des barbares les sympathiques populations de ces deux pays. C'est fait.

Et pour manifester notre grande joie du retour à la belle-mère patrie de ses chers enfants, nos grands hommes officiels s'en allèrent, au début, promener leurs personnes, guelelonner et palabrer dans tout le pays reconquis. Et les naturels croyant que c'était arrivé, eurent un moment de vraie joie.

Hélas ! ce ne fut qu'un moment, et leur déception plus grande, quand, derrière les rideaux, la réalité leur apparut.

Les soldats français, en garnison par là, et qui s'étaient battus pour ravoir l'Alsace-Lorraine, traitaient les habitants en ennemis ; en « Boches ». A tel point qu'un général dut, dans un ordre du jour sévère, rappeler ses troupes au respect des populations.

Et voici, d'après un compte rendu du récent congrès socialiste tenu à Paris, les paroles de Grumbach, délégué d'Alsace-Lorraine : « Je félicite le régime abominable imposé aux populations d'Alsace et de Lorraine par l'état-major français. Aucune vexation, aucune brimade n'est épargnée aux Alsaciens-Lorrains, pour lesquels tant de sentiments hypocritiques ont été exprimés par nos patriotes professionnels. »

Et voilà !... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Crétinisme du patriotisme ; bêtise du nationalisme !

Les Alsaciens ne furent pas consultés. Personne ne voulait du référendum ; et pour cause. Les Alsaciens qui savent les sentiments véritables qui animent ceux qui voulaient les garder ou les reprendre, n'auraient probablement pas manqué de répondre : « Foutez-nous la paix, des deux côtés, ce que nous désirons, c'est notre autonomie. » Ce en quoi ils auraient eu raison.

Et puis voici Fiume, gros nuage à l'horizon du capitalisme, du nationalisme de la Société des Nations.

Coup de force militaire qui stupéfie ceux qui voulaient « arranger » le monde à leur façon, c'est-à-dire à la façon qu'ils jugeaient la mieux appropriée pour leurs fins de gros mangeurs, d'exploiteurs.

Et voici encore von der Goltz qui ne veut rien savoir des ordres de Foch. Ce général allemand occupe avec ses troupes la Lithuanie et la Courlande, comme d'Annunzio occupe Fiume et comme ce dernier, il ne veut pas lâcher sa prise.

Allez, ce sont les Serbes et les Roumains qui se regardent en chiens de faience, et massent des troupes sur leur frontière commune ; motif : mécontentement du partage !

Ce n'est pas fini. La question de la Turquie n'est pas réglée ; ce qui n'est pas une mince affaire !

Pendant ce temps, nos nationalistes lancent des flèches au gouvernement de nos amis et alliés les Anglais. Il paraît que ceux-ci sont allés un peu fort dans le harcèlement des territoires et des bâteaux allemands ! Sans doute que nos amis d'outre-Manche ont pensé que la Victoire plus la Gloire nous suffisaient, comme le casque et la fourragère aux expéditions !

En tout cela, camarades et lecteurs, ne constituez qu'un léger aperçu du joli résultat des longs travaux de la Conférence de la Paix, organisée par les Hautes Parties contractantes !...

Ne nous attristons pas de cette situation, au contraire elle est au premier chef révolutionnaire. On dirait vraiment que dirigeants et diplomates ont voulu faire couler leur monde pourri. Et c'est elle qui paraît lumineuse, cette phrase d'un discours de Trotski : « Les meilleurs agents du bolchevisme en Europe occidentale se nomment Clemenceau, Lloyd George, Foch, Orlando. »

Où, dans la bande des rapaces il n'y en eût qu'un d'intelligent : un conservateur fixe et perspicace : ce fut Wilson. Celui-là seul avait trouvé le moyen pour sauver le monde capitaliste de la révolution mondiale, ou tout au moins pour reculer son échéance. Il fut traité de candide par les autres, et ce fut l'un des plus beaux pour les contempteurs de l'inférieur classe, que d'aucuns nomment la société bourgeoise et capitaliste.

MART-CELL.

Parlout le gâchis, la rébellion, la révolte. Lois, conventions, traités ! Chiffons de papier !...

Le vieux monde d'or, de sang et de pus, crève de sa vilaine crevasse, non, hélas ! sans avoir donné son maximum de mal.

Le temps n'est plus aux grands mots. Préparons les matériaux du monde nouveau qui va naître, et que chacun, dans sa sphère, sache ce qu'il a à faire.

D. LOQUIER.

## Fédération Anarchiste

Plusieurs propositions nous parviennent au sujet du congrès.

Des camarades sont impatients de le voir réalisé.

Encore une fois, nous répétons que ce congrès doit être organisé méthodiquement si l'on veut en voir sortir quelque chose pour nos idées.

Actuellement, nous sommes à la période de préparation.

Toutes les réponses et les propositions que nous recevons seront publiées, puis discutées dans une réunion générale que nous organiserons dès que nous le pourrions.

Comme nous l'avons déjà dit, une tournée de propagande sera entreprise dans le délai d'un mois environ, dans les différents centres.

Déjà les groupements peuvent se mettre à la besogne pour l'organisation de réunions dans leurs contrées et nous prévenir au moins 15 jours avant pour les demandes d'orateurs.

LA FEDERATION.

Pour ce qui concerne le secrétariat, écrire à Le Meilleur.

Pour la Trésorerie, à Haussard : 69, boulevard de Belleville, Paris-XI<sup>e</sup>.

## Vous avez peur... bourgeois !

La peur s'infilte dans vos cerveaux. Les cadavres des millions d'être humains laissent par la guerre dansent leur sardanapale et comme le spectre de Buto, à chaque instant leurs fantômes se présentent devant vos yeux.

Les années de misère peues dans la douleur, dans la boue, les larmes, dans l'odieuse carnage, ont fait des vicieux qui recroquent des hommes. Ces hommes ne se reconnaissent plus, d'argent sur la valeur des vies humaines, de cet argent que les gouvernements ont prêté à genoux de leur prêt... à tant pour cent, tandis qu'ils ont, les malheureux, qui n'ont pas d'argent à leur pensée s'est posé un immense point d'interrogation.

Pourquoi avons-nous fait la guerre ? Un regard autour d'eux les a convaincus du néant des sophismes patriotiques. Ils vont en eux-mêmes, ils ont compris la supériorité de l'argent sur la valeur des vies humaines, de cet argent que les gouvernements ont prêté à genoux de leur prêt... à tant pour cent, tandis qu'ils ont, les malheureux, qui n'ont pas d'argent à leur pensée s'est posé un immense point d'interrogation.

Les centaines de milliards de dettes ? Ils les paieront de leur sang !

Les stocks de machines, de marchandises ? Ils les reconstruiront de leurs travaux.

La machine sociale ? Ils la repaieront, la transformeront.

Où ! Ils feront tout cela : ils feront mieux encore, mais avant de recommencer leur vie de bégayés perpétuels, ne voyez-vous pas, vous qui possédez les rentes, augmentées des revenus produits par la guerre, que ces hommes, s'ils consentent par l'habitude acquise, les formes dans lesquelles vous désirez qu'ils continuent à vivre, qu'ils n'en ont conservé que cela ? Leurs pensées sont tout autres : ils savent que vous êtes de trop, que tout ce que vous avez fait, jamais ils ne seront tranquilles.

Où ! Vous avez si bien compris cet état d'âme, de révolte, qui germe dans les cerveaux, qui se développe, et transforme les mentalités autrefois atrophées, que vous en avez peur.

L'immense masse ouvrière se réveille, remue... Oh ! très peu encore, seules les rides de son front vous font prévoir l'orage qui s'annonce dans les cerveaux humains et vous en avez peur ! Oui, vous avez peur !... Tout nous le dit : la hâte de jour, les scandales qui se continuent, les journaux à votre solde prêchant le calme, les politiciens, nos députés qui se laissent dériver au sensie vieillard, comme de bons chiens couchants s'aplatissent sous le commandement du maître, ces millions ? (les nôtres) gaspillés en effluves mensongères, et par-dessus tout, c'est la Censure ! Dans vos cercles, avec hâte, vous introduisez des stocks de charbon et de provisions et comme pour soutenir un siège, certains même, comme aux Champs-Élysées, montent des mitrailleuses.

Vous avez peur, bourgeois, des millions de cadavres que vous avez tués !

FLOTTER.

**BUREAU DE PROPAGANDE ANTI-PARLEMENTAIRE**

Les camarades Julia Bertrand, Bidault, Calhaux, Ghemel, Content, Haussard, Hutin, Le Meilleur, Mariette, Rutenberger, Rhillon, Rimbaud Louis, Sicelle, Sauron et tous les camarades voulant participer à nos travaux de préparation de la campagne antiparlementaire sont convoqués pour le dimanche 12 octobre à 14 heures 30 précises, lieu habituel.

Yu la date rapprochée des élections, les camarades sont priés d'être exacts afin de se mettre au travail sans retard.



# LE TRAVAIL

## Après le Congrès de Lyon

## Magnifique et généreux appel

## VERS LA RÉVOLUTION

Dans le monde moderne, l'activité sociale est composée de deux grandes forces : le Travail, force effective, et le Capital, force fictive.

Ces deux forces semblent unies dans un but commun. En réalité, elles sont divisées par un antagonisme originel et irréductible qui ne peut cesser que par la disparition de l'une d'elles.

Théoriquement, le Capital pourrait améliorer le Travail ; pratiquement, comme il n'existe sans le Travail, il doit se borner à l'exploiter et à l'exploiter sans le détruire, sous peine de disparaître lui-même.

Le Travail, c'est l'effort individuel ou collectif, accompli dans le but de faciliter et d'améliorer les conditions vitales et sociales de l'individu.

Le résultat du travail ne peut être qu'un produit utilisable et consommable pour les besoins immédiats individuels ou collectifs.

Le pain que nous mangeons, le vin et même l'eau que nous buvons, les maisons que nous habitons, les tissus dont nous nous revêtons, etc., sont, pour une part, le résultat du travail de l'homme ; pour l'autre part, le résultat des productions naturelles. De plus, le moindre objet jusqu'au plus important, n'est rien dans la vie qui n'ait été le produit du travail ou de la nature, sources éternelles de toutes productions. La nature fournit la matière première ; l'homme la recueille, la transforme et l'accommode à ses besoins. Voilà le simple phénomène du travail par lequel se fait la vie des individus, des sociétés et de l'humanité.

On n'aperçoit, dans tout cela, ni l'utilité, ni l'action, ni la place du Capital.

À l'égard du Travail, l'homme est libre, travaille peu. Son premier effort fut, apparemment, de cueillir les fruits que la nature mettait à sa portée.

Plus tard, il devint chasseur, pasteur et agriculteur. Ces différents états nécessitent l'emploi d'outils spéciaux : armes, instruments aratoires, etc. ; il fallut observer, réfléchir, inventer ; et la science, travail cérébral, naquit ainsi de la nécessité.

Il s'ensuivit des industries diverses qui, en augmentant le bien-être, augmentèrent d'autant la nécessité de travailler.

Néanmoins, l'abondance des produits naturels et la simplicité relative des besoins rendaient la vie facile.

L'individu n'était pas dérangé de labeur. Il avait des réserves et aussi des loisirs.

Alors, il travailla sans nécessité, à des œuvres inutiles, pour se distraire. Et c'est ainsi que l'art, travail vain et sans motif, naquit de la paresse et du désœuvrement.

Heureuse époque ! Après avoir assuré ses besoins, l'individu satisfait, pouvait avec quelque chose songer à son agrément, suivre sa fantaisie et essayer de réaliser ses rêves.

C'est un individu avait en excédent, il le consacrait à ce qui lui manquait. Ainsi s'établirent les échanges en nature. La notion seule du besoin présidait aux échanges.

L'idée de valeur était ignorée. Chacun étant à la fois son propre producteur et son propre consommateur, avait peu de superflu. Il ne l'échangeait, pour d'autres produits, que dans la mesure exacte de ses besoins. Il n'y avait donc ni surproduction ni surconsommation ; et, par conséquent, ni spéculation, ni accaparement, ni hausse, ni baisse.

Cependant, les échanges devenant importants, il se glissa entre les divers producteurs et les divers consommateurs des intermédiaires qui n'étaient ni l'un ni l'autre, ne produisant pas et ne consommant pas tout ce qu'ils échangeaient.

Ces intermédiaires, spécialisant leur activité aux seuls échanges, furent les marchands.

À partir de ce moment, il y eut une catégorie d'hommes qui, sans rien produire, vivaient largement sur la production d'autrui.

Le mercantilisme, parasite du travail, était né.

Les marchands, à l'origine, étaient plutôt des pirates et des voleurs, préférant voler qu'échanger ou acheter. Ils n'ont guère changé, d'ailleurs. Les premières bandes de marchands coïncident donc et même se confondent avec les premières bandes de brigands.

Elles s'emparaient, par la ruse ou par la violence des produits du travail, d'autres bandes plus nombreuses, plus fortes, raffinant le procédé, trouvant plus avantageux de s'emparer des travailleurs, de s'approprier leurs biens et de les contraindre au travail.

C'est avec ces premières armées que le militarisme apparut dans le monde et institua l'autorité gouvernementale par l'esclavage.

Des peuples entiers s'adonnèrent au négoce. Les Phéniciens établirent des comptoirs dans tous les coins du monde connu. Sidon, Tyr, Carthage, nids de brigands et de marchands, laisseraient dans l'antiquité une réputation détestable de mercantilisme qui ne fut dépassée, dans les temps modernes, que par l'Angleterre, organisatrice de la piraterie mondiale dont nous venons de vivre la plus belle époque.

Présentement, la barbarie des premiers âges ne s'est pas atténuée. Elle s'est plutôt amplifiée sous des formes nouvelles. La brigandage gouvernemental s'étend dans toute la puissance sur la surface du globe et le règne des marchands est plus florissant que jamais.

Les incalculables richesses existant dans le monde entier, et principalement dans les sociétés civilisées, sont le résultat du travail éternel des générations passées. Des milliards d'esclaves, de serfs, de salariés, d'ouvriers, ont créé ces richesses de leur intelligence, de leur effort et de leur vie. Accumulées depuis de longs siècles, par le labeur de tous, elles représentent le grand œuvre du Travail et constituent le patrimoine humain et commun qui devrait appartenir à tous.

Mais, la trinité gouvernementale des fauconniers, des brigands et des marchands s'est emparée de ces richesses et les détient depuis toujours, en vertu des mêmes titres et des mêmes moyens qui lui servent à les conquérir ; c'est-à-dire la seule ruse et la seule violence.

Toute la richesse sociale passée, présente et future est devenue sa propriété légitime, par la consécration de la loi, vassale de la force.

Et voilà comment se crée le Capital, travail, volé, réservé, capitalisé au profit des brigands et marchands d'aujourd'hui, dignes héritiers et successeurs de ceux d'hier.

Comme on le voit, la genèse des institutions est toujours simple et sincère. Plus tard, en se développant, elles se défigurent ou se transfigurent, comme on voudra.

Voilà donc la situation respective du Travail et du Capital fixée brièvement en quelques lignes.

Je n'ai pas la prétention de retracer, dans un article, même à grands traits, les vicissitudes du Travail et des travailleurs, qui passèrent successivement de la liberté primitive à l'esclavage antique, puis au servage médiéval et, enfin, au salariat ou nous les retrouvons actuellement.

Tout ce que j'en puis dire, c'est que, depuis les temps historiques, le Travail et les travailleurs n'ont jamais été libres.

Que ce soit sous les Pharaons, les Césars, les papes, les rois, les seigneurs ou les capitalistes, le Travail fut toujours asservi et les travailleurs toujours esclaves. C'est à ce titre qu'ils bâtirent des pyramides, des temples, des armées, des cathédrales et des fortifications, et qu'ils bâtissent encore aujourd'hui, des palais pour leurs maîtres ; pour eux-mêmes des casernes, des prisons et des bouges.

Le Travail n'est pas affranchi ; les travailleurs ne sont pas libres. Ils ne font pas ce qu'ils veulent ; ils font ce qu'on leur commande. Ils produisent automatiquement, comme des machines, sous l'impulsion du Capital, non ce qui est utile et nécessaire, mais ce qui est demandé, ce qui se vend. Ils travaillent pour le bien comme pour le mal ; pour la vie comme pour la mort.

Les travailleurs de tous les pays ont fabriqué pendant cinq ans des canons, des mitrailleuses, des fusils, des explosifs et des instruments de meurtre de tous genres destinés à massacrer d'autres travailleurs comme eux. Et cela marque bien, non seulement l'asservissement complet du Travail au Capital, mais aussi et surtout le profond avilissement ou l'esclavage capitaliste à l'égard du travailleur.

Les travailleurs ont des chefs qui, naturellement, les trahissent et les vendent. Ils ont toujours eu, pour les mêmes raisons, des traîtres, des espions et des délateurs. Les Jouhaux, les Gompers et de tous les pays. Leur seul rôle fut toujours de capter la confiance des travailleurs, pour les tromper, les égarer, et finalement les asservir à une nouvelle formule de servitude.

C'est ainsi que le christianisme a libéré les esclaves par le servage ; que la révolution a émancipé les serfs par le salariat. Et les travailleurs sont toujours des esclaves.

Le salariat n'est pas un progrès pour les travailleurs ; il est un avantage pour les maîtres. Il est la forme la plus lucratrice et la plus commode de l'esclavage capitaliste. Avec lui, le travailleur a toutes les illusions, tous les risques, toutes les responsabilités de la liberté, sans aucun de ses avantages.

Le capitaliste, au contraire, est débarrassé du souci de nourrir ses esclaves, de les entretenir, de les soigner. Il les exploite tant qu'il peut, et, quand il n'en peut plus rien tirer, il s'en débarrasse en les envoyant crever où ils peuvent. Il ne les emploie qu'autant qu'il peut prélever sur leur travail un bénéfice de cinquante, cent, ou deux cent pour cent.

Entre les maîtres et les esclaves de jadis, physiques et matériels qui atténuèrent la rigueur des rapports. Le maître avait tous les droits, l'esclave tous les devoirs ; mais souvent, le maître était dominé par son esclave et tel esclave dirigeait son maître. Avec le Capital, rien de tout cela. Maîtres et esclaves, c'est-à-dire capitalistes et travailleurs, n'ont plus entre eux qu'un lien métaphysique.

Le seul rapport qui existe entre le Capital et le Travail, est un rapport arithmétique. C'est, pour le travailleur, une règle de soustraction ; pour le capitaliste une règle de multiplication. Le capitaliste achète le produit du travailleur, cent francs, pour le lui revendre deux cent francs ; si ce n'est plus, c'est du cent pour cent, c'est net, brutal, absolu.

Avec cette proportion toujours maintenue, l'augmentation des salaires, ce hochet syndicaliste dont joue si bien M. Jouhaux, est donc, en soi, indifférente. Elle ne favorise donc que les capitalistes dont les bénéfices basés sur l'évaluation du travail augmentent d'autant et leur sert, en même temps, par l'entremise des meneurs ouvriers, à mystifier et à amuser les travailleurs. Pour les travailleurs, les salaires peuvent monter ou descendre, c'est tout un. L'écart de cent pour cent reste toujours le même, et le niveau de la misère ne change pas.

L'ouvrier avec son salaire ne peut jamais acheter son produit ; puisqu'il lui faut, pour l'obtenir, donner le double de ce qu'il en a reçu.

Qui ne comprend que l'évolution logique d'un tel principe ne peut aboutir qu'à une rupture d'équilibre, où il faudra bien qu'un des deux antagonistes l'emporte sur l'autre ?

Le dépit de la suprématie apparente du Capital sur le Travail, des maîtres sur les esclaves, on peut concevoir comme possible une société sans Capital, sans capitalistes, sans maîtres et sans esclaves ; mais, il est tout à fait impossible de la concevoir sans travail et sans travailleurs.

La résorption du Capital et des capitalistes par le Travail et les travailleurs est donc un fait inéluctable, parce qu'il découle d'une nécessité vitale, effective et positive.

Cependant, au point où en sont les choses, il est non moins certain que cette résorption ne se produira qu'à la suite de l'absorption complète du Travail par le Capital.

Cette absorption fictive et plutôt théorique, dans l'ensemble, est en voie d'accomplissement. Rien, — pas même la volonté des capitalistes — ne saurait l'arrêter. Elle suivra fatalement son cours jusqu'au bout, en vertu d'une logique inflexible dont le principe artificiel est l'essence même du Capital.

Elle marquera la fin du Capital qui, possédant tout, détachant tout, étant tout, ne sera plus rien. Car, voulant évincer le Travail et les travailleurs il les obligera à l'évincer lui-même.

Alors, on verra qu'en fait, il n'y a dans la société qu'une seule réalité, une seule vérité, une seule valeur, une seule force : le Travail.

Pour que cette force devienne à son tour la puissance, il ne lui manque que la dignité, l'indépendance et la conscience des travailleurs.

F. A.

Groupe de Feuillères-en-Vimeu (Somme). GRAND MEETING POUR L'AMNISTIE, le dimanche 9 novembre, à 3 heures de l'après-midi.

Avec le concours d'un camarade de Germinal d'Amiens, et du camarade Sirolle, de la F. A.

Que d'encre a coulé sur les débats de ce congrès, vraiment il n'y a pas lieu de donner tant d'importance à ce que l'on a appelé les « États généraux du Travail ».

Que sera l'action de demain ?

Est-ce la résolution votée à la majorité qui va déterminer ? Je crois plutôt que la situation présente ayant un caractère particulier et devenant de jour en jour plus critique, engendra une crise tellement aiguë, que toutes les résolutions seront comme le reste entraînées par le mouvement désordonné des choses trop longtemps contenues, les efforts tentés par les camarades représentant la minorité syndicaliste un peu plus de confusionisme, un peu plus d'équivoque.

Les leaders de la majorité surent manœuvrer habilement pour se constituer une majorité leur permettant d'éviter la tempête qui les menaçait.

Les arguments apportés par les camarades minoritaires pour essayer de convaincre les délégués sur la nouveauté de ce syndicalisme d'union sacrée qui a conduit le mouvement ouvrier au bord du précipice se sont trouvés frappés d'impuissance devant les porteurs de mandats qui venaient à l'exécution d'un ordre.

Il n'y eut qu'une victoire morale pour la minorité, elle domina le débat, et s'imposa à l'attention de tous.

Les chauvins du syndicalisme restèrent dans l'ombre n'osant affronter la tribune ; les majoritaires dans leur exposé n'apportèrent rien de saillant toujours les mêmes billevesées, sur l'ignorance, la veulerie, la lâcheté de la masse — ils évitèrent naturellement de dire le travail entrepris par eux pour essayer de combattre ce légal, et pour cause.

Il fut parlé également du conseil économique qui pour la circonstance prit le nom de conseil du travail, mais l'on glissa sur le formalisme économique cher à « Thomas ».

En un mot, rien de transcendant dans les explications, fournies par les « as du mouvement ouvrier ».

Il fallait s'y attendre, ce n'est que maintenant que va commencer la véritable lutte. Les syndicats ont en les échos des discussions de ce congrès. Ils vont pouvoir peser la valeur des résolutions prises, et si vraiment cette masse désire améliorer son sort elle saura appliquer les décisions qui s'imposent. — La propagande des minoritaires syndicalistes aidant, l'agitation anarchiste se précisant dans l'œuvre destructive présente, il y a tout lieu de supposer que les événements iront se précipitant rapidement.

Pour nous, il n'est besoin à mon sens de jeter l'anathème aux camarades de la minorité, qui à ce congrès ont eu devant eux à employer une méthode de discussion qui paraît à certains par trop courtoise. Qu'il me suffise de dire, qu'ils furent animés du désir de ramener le syndicalisme dans son véritable chemin. Ils n'épargnèrent point les adaptés, les renégats. Ils furent doux pour leurs camarades de la majorité, mais ils furent durs envers ceux qui se crurent d'être démentis que l'attitude des minoritaires fut digne et courageuse.

Ne pouvant répondre sur le fond aux critiques apportées par nos amis la majorité confédérale à déclarer qu'il y avait place pour les minoritaires au sein de l'organisation centrale, à cet effet 9 places sur trente sont réservées pour cette tendance. Je suis persuadé que les camarades ne parviendront pas à faire œuvre utile ; toutefois qu'ils y tentent ou non cela m'indiffère, une seule chose m'intéresse, c'est qu'ils conservent cet esprit d'indépendance qui fut leur force dans les dures luttes que nous menâmes ensemble.

Déterminée comme elle l'est présentement, l'agitation des minoritaires doit se développer au sein même de la C. G. T. C'est-à-dire que la propagande doit s'intensifier dans tous les groupements et syndicats qui par leur ensemble forment la confédération générale du Travail. La coordination des efforts de chacun dans son milieu respectif permettra de créer simultanément un courant favorable à l'adoption des sentiments révolutionnaires de la masse des syndiqués.

Certes ce travail demande à être mené méthodiquement et ne répond peut-être pas aux impatiences de beaucoup, toutefois je crois qu'il est susceptible de donner de bons résultats.

Pour nous anarchistes le groupement syndical, est pour ceux qui y pénètrent et désirent y militer pour nos idées, un des meilleurs moyens de semer le bon grain. On rencontre là, une masse inépuisable, pleine de préjugés et de vices. Seul l'intérêt matériel guide les individus vers cet organisme.

Le premier résultat qui en découlera sera tout à notre profit, les individus feront fi des ordres d'en haut et n'obéiront selon les circonstances de la lutte qu'aux seuls sentiments de révolte que nous aurons fait naître et se entretenir.

Je ne crois pas à l'efficacité d'une scission dans la C. G. T. Elle ne peut être le fait d'intérêts personnels désintéressés, c'est-à-dire à côté une autre organisation à caractère plus révolutionnaire. Dans ces conditions je ne puis que m'en désintéresser. Adhérer à la F. A. je ne vois pas l'utilité de créer un autre organisme de superfluité ralliant les forces révolutionnaires. En somme je suis contre la scission dans le syndicalisme, comme je suis contre l'entrée des anarchistes dans le parti communiste et dans la III<sup>e</sup> internationale. « Pourtant beaucoup de copains me croient encore un membre influent de cette 3<sup>e</sup> I. C. qui en somme n'a qu'une importance relative. »

Je veux essayer de rester logique avec moi-même autant qu'il est possible. Je ne suis et ne serai jamais par tempérament d'abord et par conviction ensuite, l'ennemi de la vie et de l'évolution (l'atelier) un exclusivisme intolérant.

Je dois compter, si je veux que mes efforts de propagande portent leurs fruits, avec le milieu qui m'environne, me rendre sympathique, et par cela même, éviter d'être trop dédaigneux envers les âmes dont je partage le sort et que la révolution n'a pas encore touchés de son virus salutaire.

Et puis quoi, en l'époque que nous traversons, est-ce que nos camarades ont mûrement réfléchi aux conséquences d'une scission de cet organisme compliqué qu'est la C. G. T.

Nous ne vivrons pas dans votre nouvelle organisation, les mécontents, qui viendront adhérer à vos groupements, et vous devrez de les accepter sans considération de leurs conceptions philosophiques ou confessionnelles. Le protestant coudoiera le juif, l'athée, le catholique ; comme dans l'au-

L'assaut capitaliste contre la République russe des soviets continue. Et les classes ouvrières d'Europe n'ont rien fait d'autre que pour empêcher les crimes commis contre nos frères ouvriers de Russie. On ne constate aucune volonté sérieuse d'aider nos frères dans leur lutte.

« Diminuer les quantités d'armes, de munitions et de matériel de guerre sont expédients d'Angleterre, de France et d'Amérique pour les contre-révolutionnaires russes. »

« De nombreuses troupes des divers pays capitalistes sont maintenues sur le pied de guerre. »

« Camarades ! Ne vous laissez pas tromper par la presse capitaliste de vos pays ! »

« On prétend que ces nouvelles expéditions armées et ces nouvelles troupes sont envoyées en Russie pour sauver les troupes qui déjà s'y trouvent et pour les faire revenir dans leur patrie. Ne le croyez pas ! C'est un mensonge. On veut étouffer à tout prix la République ouvrière russe. »

« Nous, dans nos sombres bien placés pour juger la situation. Et nous voyons bien, chaque jour, l'énorme quantité de transports qui traversent les eaux danubiennes. »

« Les navires de guerre, les transports équipés par l'Angleterre, par la France et par les autres nations, passent quotidiennement dans leurs voyages de pirates, par l'Égée, le Bosphore, le Dardanelles, et nous pouvons constater les énormes expéditions, les chargements d'armes et de munitions dirigés vers les pays baltes. »

« Nous demandons aux matelots anglais et français qui se laissent ainsi exploiter s'ils croient que cela est compatible avec leur dignité et avec leur devoir de classe !... »

« Frères de classe, il est temps, désormais, d'en finir avec les crimes du capitalisme et avec la honte dont ils nous couvrent ! »

« Nous, représentants du mouvement syndical danois, nous nous permettons de reprocher aux ouvriers des pays de l'Entente leur passivité en face des machinations de leurs gouvernements. Et nous le faisons, c'est, précisément, le mouvement syndical qui pourrait et devrait venir en aide à nos camarades russes. »

« Quant à nous, nous déclarons ouvertement que les ouvriers ou matelots qui acceptent de travailler pour ces transports de guerre, qui servent à la contre-révolution, commettent un crime !... »

« L'heure est venue de ne plus nous payer de paroles et de reconnaître la nécessité d'actes pratiques, si nous voulons que la République des soviets puisse résister. C'est le devoir le plus important. Il n'y a rien au-dessus. Et le succès de la révolution mondiale en dépend... »

« Pour nous, un ouvrier russe attend vainement l'aide attendue. Ce sont les crimes de tous les pays contraignant au moins les gouvernements capitalistes à cesser la guerre de brigandage qu'ils font à la Russie. »

« Camarades !... Empêchez les expéditions de matériel de guerre en faveur de la contre-révolution russe. »

Signé : Le Secrétariat des Syndicats révolutionnaires danois. »

Ce magnifique et généreux appel est aussi un leçon au prolétariat de France, d'Angleterre et d'Amérique. Il n'est que trop vrai, d'ailleurs, que les dirigeants capitalistes de ce monde, au moment même de la journée de 8 heures et des augmentations de salaires, ont pu se concilier le plus possible le monde ouvrier, pendant que, en réalité, tous les efforts des gouvernements de l'Entente visaient à tuer la Révolution russe.

« En fait, si les ouvriers de l'Entente sont dupes et laissent faire le malheur, malheur à eux s'ils laissent abattre les bolcheviks ! »

Il est certain que, une fois débarrassée du péril russe, la bourgeoisie se vengera cruellement de son épouvante actuelle. Les pays de l'Entente connaîtront, alors, une crise de réaction terrible, la plus terrible peut-être, la plus affreuse que l'histoire ait jamais vue.

Et l'on peut être sûr que, lorsque les gouvernements de l'Entente n'auront plus en face d'eux que leurs propres ouvriers, ils se montreront, alors, inexorables.

Quatorze ou quinze heures de travail, et la ruse : voilà ce qu'ont attendu les ouvriers français et anglais quand les révolutionnaires russes seront abattus. Et pour ceux qui ne seront pas contents, la prison ou la plombe !

En attendant, les « chefs minoritaires » se réjouissent d'avoir obtenu de Jouhaux un ordre du jour programme presque révolutionnaire ! Jouhaux leur en fabriquera un autre — et encore plus révolutionnaire !

« Percevez les minoritaires ! » de se réunir une nouvelle fois de la « grande victoire morale », au progrès de « l'idée en marche » et patati, et patata !

Seulement, d'ici là, le Merheim du Comité des Forges et le Jouhaux du Malvy les fonds secrets de guerre auront, par tous les moyens, éteint toute initiative, toute action efficace. D'ici là, les « chefs » des Jouhaux, qui, aux ne sont pas les moins, et laissent les balanciers, les gredins du jour, l'infatigable verbiage aux « palabrations minoritaires », d'ici là ces Jouhaux et ces Merheim auront complètement émasculé le mouvement ouvrier de France. D'ici là, on aura fait s'opposer les travailleurs en grèves partielles non soutenues ou en manifestations pour de nouveaux Wilson ! pour de nouveaux Malvy ! ou bien pour un Calixte ! D'ici là, les bolcheviks, abandonnés, auront été vaincus !

Et alors... ?

Alors, parlons ! Jouhaux sera ministre, et, sans doute, Merheim aussi. Et les actuels « perçonneurs minoritaires » remplaceront les Merheim et les Jouhaux à la tête de la C. G. T., toujours plus « oulé », toujours plus dressés, toujours plus dirigés !

Et l'on fera un nouvel ordre du jour encore plus révolutionnaire.

B.-G. OLIVE.

te toutes les tendances s'y trouveront représentées. Sinon prenez garde, si vous voulez constituer après la scission une organisation où seuls les révolutionnaires auront droit de cité, alors... adhérez de suite au parti communiste qui déclare ne grouper que des révolutionnaires.

Il y aurait beaucoup à dire contre la scission. J'y reviendrai si la controverse se continue. Mais avant, qu'il me soit permis de conseiller aux camarades qui parlent de scission de se demander s'ils sont prêts à assumer aux pures, aux sceptiques et aux mas-tu-vo, les copains qui ne pensent pas comme eux restent quand même des révoltes.

À l'école de la misère, des privations et de la douleur, les êtres sensibles sont touchés à vie, par la grande consolatrice, portuse de flambeau.

HENRI SIROLLE.

Guerra di Classe, le grand et vivant hebdomadaire de l'Union syndicale italienne — qui est la C. G. T. révolutionnaire et dissidente d'Italie — arrive avec treize jours de retard (voyez guerre du droit), annonce tout une série de congrès.

Nous ne retiendrons que celui de l'Union syndicale elle-même, qui aura lieu les 1, 2 et 3 novembre prochain à Parme. Je ne peux résister au désir d'en traduire l'appel :

« Camarades d'Italie, à nous ! C'est peut-être l'heure la plus belle de notre bataille. C'est l'heure où s'agitent contre nous toutes les haines des donneurs de morphine social-légalitaire. C'est l'heure où se coalisent dans l'attaque contre notre organisation tous les propagandistes de la conciliation sociale, tous les solliciteurs du collaborationisme, de ceux qui opèrent contre la fièvre austère de la lutte de classe sous les trompeuses déguisements du socialisme, dilué en tendances et en solutions bâtarde, qui du socialisme trahissent l'essence pure, l'essence de l'action qui dissoudra le régime bourgeois. »

« Camarades, à nous ! À l'attaque, qui, peut-être, sera la plus personnelle, des ennemis de l'action révolutionnaire, ne cesse d'être l'attaque à notre glorieuse organisation, qui a toute une tradition de fierté, de droiture et de foi, nous devons répondre la seule réponse qui soit digne de nous et qui punisse dignement nos adversaires : serons-nous en une attitude dense, forte, religieuse, inflexible, comme aux temps de la répression féroce de la guerre, quand, en petit nombre et sans aucun lien, surveillés comme détraqués, persécutés à mort par la police et par le militarisme, nous sommes tenus haut notre drapeau. »

« Camarades, à nous ! Notre troisième congrès doit être une grande affirmation de foi et de force pour nous. Mais pour que cela soit, nous devons nous devons accomplir des prodiges d'activité, mais nous tous, compris ? À l'œuvre. Dans chaque localité à l'œuvre. Qu'on hâte les solutions en cours, pour que notre congrès soit digne des précédents et les dépasse ! »

L'ordre du jour comporte, entre autres, deux objets d'ordre syndical : mouvements dans l'industrie et dans l'agriculture ; unité ouvrière ; des problèmes sociaux ; grève générale expropriatrice — dictature du prolétariat ; gestion syndicale ou étatique — la nouvelle internationale. Une réunion plénière avec délégués d'organisations politiques est prévue, avec cet objet : Entente pour le front unique prolétarien-révolutionnaire. Cinq rapports sont proposés par le comité pour cet objet, parmi lesquels : Malatesta, le grand théoricien de l'anarchie, toujours en exil forcé (le gouvernement anglais, d'accord avec le gouvernement italien, refusant de lui délivrer les passeports) et Louis Galliani, le merveilleux orateur anarchiste, l'irrésistible entraîneur de foule, qui, par son gouvernement américain a donné un exemple.

De plus en plus, l'Union syndicale marche dans la bonne voie. Ainsi elle menace d'entreprendre tout une agitation dans le pays si le gouvernement ne se décide à amnistier, tout au moins permettre le retour de Malatesta, qui ne demande qu'à venir se constituer prisonnier, pour répondre à l'appel de tous les révolutionnaires au monde. Mais, au lieu de cela, le gouvernement italien, refusant de lui délivrer les passeports) et Louis Galliani, le merveilleux orateur anarchiste, l'irrésistible entraîneur de foule, qui, par son gouvernement américain a donné un exemple.

De plus en plus, l'Union syndicale marche dans la bonne voie. Ainsi elle menace d'entreprendre tout une agitation dans le pays si le gouvernement ne se décide à amnistier, tout au moins permettre le retour de Malatesta, qui ne demande qu'à venir se constituer prisonnier, pour répondre à l'appel de tous les révolutionnaires au monde. Mais, au lieu de cela, le gouvernement italien, refusant de lui délivrer les passeports) et Louis Galliani, le merveilleux orateur anarchiste, l'irrésistible entraîneur de foule, qui, par son gouvernement américain a donné un exemple.

De plus en plus, l'Union syndicale marche dans la bonne voie. Ainsi elle menace d'entreprendre tout une agitation dans le pays si le gouvernement ne se décide à amnistier, tout au moins permettre le retour de Malatesta, qui ne demande qu'à venir se constituer prisonnier, pour répondre à l'appel de tous les révolutionnaires au monde. Mais, au lieu de cela, le gouvernement italien, refusant de lui délivrer les passeports) et Louis Galliani, le merveilleux orateur anarchiste, l'irrésistible entraîneur de foule, qui, par son gouvernement américain a donné un exemple.

De plus en plus, l'Union syndicale marche dans la bonne voie. Ainsi elle menace d'entreprendre tout une agitation dans le pays si le gouvernement ne se décide à amnistier, tout au moins permettre le retour de Malatesta, qui ne demande qu'à venir se constituer prisonnier, pour répondre à l'appel de tous les révolutionnaires au monde. Mais, au lieu de cela, le gouvernement italien, refusant de lui délivrer les passeports) et Louis Galliani, le merveilleux orateur anarchiste, l'irrésistible entraîneur de foule, qui, par son gouvernement américain a donné un exemple.

De plus en plus, l'Union syndicale marche dans la bonne voie. Ainsi elle menace d'entreprendre tout une agitation dans le pays si le gouvernement ne se décide à amnistier, tout au moins permettre le retour de Malatesta, qui ne demande qu'à venir se constituer prisonnier, pour répondre à l'appel de tous les révolutionnaires au monde. Mais, au lieu de cela, le gouvernement italien, refusant de lui délivrer les passeports) et Louis Galliani, le merveilleux orateur anarchiste, l'irrésistible entraîneur de foule, qui, par son gouvernement américain a donné un exemple.

De plus en plus, l'Union syndicale marche dans la bonne voie. Ainsi elle menace d'entreprendre tout une agitation dans le pays si le gouvernement ne se décide à amnistier, tout au moins permettre le retour de Malatesta, qui ne demande qu'à venir se constituer prisonnier, pour répondre à l'appel de tous les révolutionnaires au monde. Mais, au lieu de cela, le gouvernement italien, refusant de lui délivrer les passeports) et Louis Galliani, le merveilleux orateur anarchiste, l'irrésistible entraîneur de foule, qui, par son gouvernement américain a donné un exemple.

De plus en plus, l'Union syndicale marche dans la bonne voie. Ainsi elle menace d'entreprendre tout une agitation dans le pays si le gouvernement ne se décide à amnistier, tout au moins permettre le retour de Malatesta, qui ne demande qu'à venir se constituer prisonnier, pour répondre à l'appel de tous les révolutionnaires au monde. Mais, au lieu de cela, le gouvernement italien, refusant de lui délivrer les passeports) et Louis Galliani, le merveilleux orateur anarchiste, l'irrésistible entraîneur de foule, qui, par son gouvernement américain a donné un exemple.

De plus en plus, l'Union syndicale marche dans la bonne voie. Ainsi elle menace d'entreprendre tout une agitation dans le pays si le gouvernement ne se décide à amnistier, tout au moins permettre le retour de Malatesta, qui ne demande qu'à venir se constituer prisonnier, pour répondre à l'appel de tous les révolutionnaires au monde. Mais, au lieu de cela, le gouvernement italien, refusant de lui délivrer les passeports) et Louis Galliani, le merveilleux orateur anarchiste, l'irrésistible entraîneur de foule, qui, par son gouvernement américain a donné un exemple.

De plus en plus, l'Union syndicale marche dans la bonne voie. Ainsi elle menace d'entreprendre tout une agitation dans le pays si le gouvernement ne se décide à amnistier, tout au moins permettre le retour de Malatesta, qui ne demande qu'à venir se constituer prisonnier, pour répondre à l'appel de tous les révolutionnaires au monde. Mais, au lieu de cela, le gouvernement italien, refusant de lui délivrer les passeports) et Louis Galliani, le merveilleux orateur anarchiste, l'irrésistible entraîneur de foule, qui, par son gouvernement américain a donné un exemple.

De plus en plus, l'Union syndicale marche dans la bonne voie. Ainsi elle menace d'entreprendre tout une agitation dans le pays si le gouvernement ne se décide à amnistier, tout au moins permettre le retour de Malatesta, qui ne demande qu'à venir se constituer prisonnier, pour répondre à l'appel de tous les révolutionnaires au monde. Mais, au lieu de cela, le gouvernement italien, refusant de lui délivrer les passeports) et Louis Galliani, le merveilleux orateur anarchiste, l'irrésistible entraîneur de foule, qui, par son gouvernement américain a donné un exemple.

De plus en plus, l'Union syndicale marche dans la bonne voie. Ainsi elle menace d'entreprendre tout une agitation dans le pays si le gouvernement ne se décide à amnistier, tout au moins permettre le retour de Malatesta, qui ne demande qu'à venir se constituer prisonnier, pour répondre à l'appel de tous les révolutionnaires au monde. Mais, au lieu de cela, le gouvernement italien, refusant de lui délivrer les passeports) et Louis Galliani, le merveilleux orateur anarchiste, l'irrésistible entraîneur de foule, qui







